

La Chouette effraie

## Du même auteur

*Berlioz, les deux ailes de l'âme*, Gallimard, 1989, rééd. 2002

*La Ville inoubliée* (fiction radiophonique), France Culture, 1998

*Rue du Bois de la lune*, Aléas, 2001

*Les Orages désirés* (livret de l'opéra de Gérard Condé), Radio France, 2003 ; production scénique au Grand Théâtre de Reims et à l'Opéra d'Avignon, 2009 ; au Festival de La Côte-Saint-André, 2011

*Berlioz ou le Voyage d'Orphée*, Le Rocher, 2003

*Clara, le soleil noir de Robert Schumann*, Scali, 2007

*Beethoven, les plus beaux manuscrits*, La Martinière, 2009

*Mahler, la symphonie-monde*, Gallimard, 2011

*Beaumarchais*, Gallimard, 2015

## Édition

*Cahier Berlioz* (avec Pierre-René Serna), L'Herne, 2003

*Lettres à la Princesse*, L'Herne, 2003

**Christian Wasselin**

**LA CHOUETTE EFFRAIE**

*roman assez noir*

Les Soleils Bleus Éditions

© Les Soleils Bleus Éditions, 2016

ISBN 978-2-918148-09-8

Collection : *Longs Voyages Courts*

ISSN : 2110-2511

148 place du Général De Gaulle  
80310 Picquigny

[www.lessoleilsbleus.com](http://www.lessoleilsbleus.com)

*« Antonia comprit le danger : elle s'arracha aux bras du prieur et, n'ayant pour tout vêtement que son linceul, elle s'enferma dedans. (...) Elle se leva enfin avec difficulté puis, traînant vers la porte ses pas affaiblis, se disposa à quitter le caveau. »*

Matthew Lewis,  
*Le Moine*

*« Il crut entendre, au loin, le faible tintement d'une cloche. — Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. — C'est le signal d'alarme de l'asile, dit la jeune fille. »*

James Hadley Chase,  
*La Chair de l'orchidée*



## Chapitre 1

### que l'on peut considérer comme un prologue

*« Nous commençâmes à nous mettre en marche  
à travers les longs passages voûtés qui conduisaient  
de la grande salle à l'échafaud. »*

Jules Janin,  
*L'Âne mort ou la femme guillotinée*

À LILLE, DANS le Nord de la France, deux places contiguës imitent la forme de deux poumons. Elles ont pour nom place du Théâtre et place du général De Gaulle. Sur la première, à l'est, se situe l'Opéra, qui va jouer un rôle essentiel dans cette histoire ; la seconde, à l'ouest, les Lillois continuent de l'appeler familièrement la Grand' Place.

Entre ces deux places bat un cœur vaillant qui n'est autre que la Vieille-Bourse. Cette merveille d'architecture date du XVII<sup>e</sup> siècle et dégage une

impression de vénérable majesté. Les guides touristiques la comparent souvent à l'*Oude Beurs* d'Anvers. Si l'on observe bien toutefois, les vingt-quatre maisons qui en composent le quadrilatère s'affichent avec bien plus de lustre que l'honnête bâtiment flamand ; réunies autour d'un cloître qui délimite une cour pavée accueillant marchands de fleurs et de livres anciens, on les dirait nichées avec un faste tranquille dans le sein de la ville. La Vieille-Bourse de Lille, œuvre du maître maçon Julien Destrée, a tout pour séduire. Elle déploie ses charmes sans les exhiber. Ses briques et ses pierres blanches sculptées ne sont un décor que pour ceux qui refusent de croire que les villes ont une âme. Elle n'est pas qu'élégance, elle est aussi mouvement, elle canalise le flot des piétons et lui donne sa mesure. Au milieu de chacun de ses quatre côtés en effet, un passage muni d'une porte permet au promeneur de se rendre de la cour à l'une des deux places qu'on a citées ou à l'une des deux rues qui bordent la Vieille-Bourse au nord et au sud : la rue des Sept-Agaches et la rue des Manneliers.

Un cœur, vraiment, avec ses artères et son flux vital. Et un corps que l'on aime admirer, où l'on aime venir se mettre à l'abri.

Il arrive aussi que la Vieille-Bourse soit le lieu de rendez-vous inavouables. Pour quelles débauches ?



Ce soir-là, un personnage vêtu d'un imperméable et coiffé d'un chapeau de feutre marchait de long en large sur les pavés mouillés de la cour. Son pas était fébrile. Sans doute attendait-il que l'employé municipal, une fois achevée la journée des bouquinistes et des fleuristes, vînt fermer à clef pour la nuit les quatre portes ouvrant sur la cour de l'édifice.

Mais une fois les portes closes ?

## **Chapitre 2**

### **où des coups de feu**

### **retentissent dans la nuit**

MARIE-BAL MELBAL descendait la rue Saint-Jacques. Enlacée par la fourrure bouillonnante de son manteau, sa silhouette glissait devant les immeubles tapis dans le brouillard du soir. Il était sept heures. Après quelques jours d'un soleil joueur, les lubies de février avaient plongé Paris dans un hiver sans fin. La lune serrait les poings dans un manchon de nuages violets. Des cloches étouffées, des réverbères à la peine, des soupirs jaillis de trappes invisibles et de cheminées bancales, des chiens rieurs, des

femmes silencieuses dont les cheveux s'effiločiaient aux trous noirs des portes cochères : dans le décor se disloquait une assemblée d'ombres furtives. Au loin, des sirènes rappelaient que la ville était aux mains des milices, rumeur qu'on ne croyait qu'à moitié, qu'on répandait, qu'on répétait sans l'avoir vérifiée. La guérilla était insaisissable, à la manière d'un réseau électrique inconstant qui s'éteignait ici pour s'allumer là. Il y aurait un jour ou l'autre des scènes d'émeute épouvantables sous les mascarons mafflus et les balcons ouvragés. Pour l'heure, les Parisiens ne laissaient rien paraître d'une quelconque inquiétude. Laisser dire, laisser faire. On trouverait un arrangement le moment venu.

Le rendez-vous était fixé à sept heures et demie au siège des laboratoires Ciné-Malion installés rue du Sommerard, non loin des anciens thermes de Cluny, là où rêve la Dame à la licorne. Marie-Bal jeta un œil sur une horloge à demi éclairée par un réverbère dont le mât de cuivre fané luisait comme un amer : si le temps renonçait à ses mensonges, elle arriverait avec un quart d'heure d'avance. Elle ne voulait imposer le moindre caprice à Karol Klaus. Elle ne jouerait ni à la fâcheuse, ni à la *prima donna*. Son comportement serait irréprochable. Fidèle à sa promesse, Karol lui projetterait l'extrait du film, elle prononcerait

quelques mots bienveillants à l'adresse du metteur en scène et réalisateur, puis elle s'en irait, voilà tout.

Marie-Bal arriva en vue de la rue du Sommerard, qui est parallèle au boulevard Saint-Germain et se jette dans la rue Saint-Jacques. Elle prit à gauche en direction de l'immeuble situé au numéro 22, là où se trouvent les laboratoires. Un courant d'air la gifla. Elle s'enfonça plus encore dans son manteau dont le col relevé se confondait avec sa chevelure aussi rousse qu'un parlement de renards. Elle ne prit pas garde à la Beaulieu grise et jaune qui la dépassa. La voiture se gara quarante mètres plus loin, le long du trottoir. Deux hommes en sortirent et se précipitèrent à l'intérieur du numéro 22. Il y eut deux coups de feu. Marie-Bal se trouvait encore à quelques maisons de là : elle fut réveillée de son engourdissement. Elle pressa le mouvement, la poitrine alarmée, ses pas comme le battement d'un métronome à la dérive. Elle fut en quelques secondes à la hauteur des laboratoires, qui occupaient le rez-de-chaussée de l'immeuble. Deux silhouettes firent irruption sur le trottoir, la première portant un revolver, la seconde un paquet volumineux sous le bras gauche. Des cambrioleurs ? Le premier s'était déjà installé au volant de la voiture, le second lança un bref regard à la chanteuse. Le reste n'était qu'énigme et brouillard.

— Vite ! dit le premier.

Le second fut avalé par la Beaulieu noyée d'ombre. Le moteur démarra, la voiture disparut, les gaz d'échappement dissipés dans les nappes opaques qui occupaient la rue. La ville fut rendue à sa clameur évanouie, la nuit à l'hiver, Marie-Bal à sa stupeur. Ni témoin, ni émeute au loin. Les milices faisaient la trêve.

Il était sept heures et vingt-deux minutes du soir.

\*

À trente-sept ans, Marie-Bal Melbal espérait encore percer, dût-elle perdre sa voix prématurément. Confinée pendant dix ans et plus dans une troupe sans prestige des bords du Rhin, elle s'était fait remarquer neuf mois plus tôt alors que le courage commençait à lui faire défaut. Le directeur de l'Opéra de Lille avait fait le tour des principales scènes allemandes afin d'en débaucher les chanteurs qui pourraient, sans le contraindre à des dépenses exorbitantes, assurer quelques rôles dans son théâtre. Il avait pressenti en Marie-Bal une artiste injustement méconnue : elle exprimait l'abandon et la gravité d'une statue sans en avoir l'inertie ; le grain de sa voix, surtout, captivait le directeur qui s'était bien gardé néanmoins de crier

son enthousiasme et de révéler à l'intéressée l'émoi qu'elle suscitait en lui. Cette femme trop longtemps assoupie, peut-être usée avant l'âge, à moins qu'elle fût habile dans l'art de simuler avec deux ou trois beaux restes, il fallait encore la ménager. Et lui confier d'abord des emplois de second plan. Composer un personnage en deux interventions, chavirer le public avec un air ? Marie-Bal Melbal était de ces perles plus rares qu'idéales qui feraient parfaitement l'affaire. S'épuisait-elle à Coblenze et à Mayence ? On lui offrirait de faire ses preuves à Lille, puis elle s'épanouirait à Bruxelles, à Copenhague et ailleurs. Une nouvelle carrière s'ouvrirait devant elle, d'autant plus radieuse qu'elle avait été retardée. Ce qui fut fait. Quelques mois après avoir quitté sa troupe, Marie-Bal connaissait à Lille, à Gand et ailleurs un commencement de gloire. Un adorateur anonyme lui envoyait des flacons d'*Après l'ondée*. Le maire de Lille, flatté de ce succès, en ferait un excellent argument électoral. Bientôt l'Italie, l'Amérique, la Chine acclameraient la chanteuse, le monde entier se jetterait à ses pieds, on verrait le souvenir des saisons perdues s'abolir dans une ivresse nouvelle. Aux heures de langueur succéderaient enfin les années-lumière.

En attendant, Marie-Bal ne refusait aucune proposition de briller, fût-ce en dehors des planches. La der-

nière occasion en date lui avait permis d'interpréter le rôle épisodique d'une cantatrice dans un film de Karol Klaus intitulé *Gioconda*, et surtout d'y chanter un air qui ne manquerait pas d'assurer à lui seul le triomphe du film. Et bien sûr la renommée de son interprète.

La première partie de *Gioconda*, la plus brève, Karol Klaus l'avait tournée l'automne précédent au cœur de la forêt amazonienne, le gouvernement brésilien ayant accepté qu'une équipe vînt s'installer pour deux semaines à Manaus avec caméras, filtres et projecteurs. Dans cette ancienne capitale du caoutchouc saturée de moiteur, on avait édifié un siècle plus tôt le Teatro Amazonias, petite Scala dont les environs devenaient cycliquement le terrain de jeu des termites et le paradis d'une végétation proliférante. Huit ou dix jours d'un travail asphyxiant, machette à la main, étaient nécessaires afin de libérer l'accès au théâtre si on l'avait laissé inemployé pendant une seule saison. Karol Klaus avait choisi de situer le début de son film dans cet édifice en perpétuel sursis, baroque comme la jungle, cerné comme un otage. *Gioconda* commencerait à la manière d'un rêve, dans les splendeurs menacées du Teatro Amazonias tout entier livré aux idées folles du cinéaste et aux transports romanesques dont débordait le scénario. Plus tard, avec une semblable maîtrise (car il était de ces esprits capables de faire

froidement des choses brûlantes), Karol Klaus tournerait la suite et la fin de son film, dont l'action se situait plus simplement dans les paysages du Nord de la France, avec une ou deux séquences dans une ville située au bord d'une plage flamande, ville élégante et paresseuse qui restait à choisir.

Pleine d'un orgueil légitime, Marie-Bal avait pressé le cinéaste de monter les images tournées au Teatro Amazonias, celles où on l'entendait chanter le grand air qui devait garantir sa définitive célébrité.

— Vous devriez rapidement présenter le début du film, Karol, cette ouverture superbe...

— Une séquence de vingt minutes à peine ? Vous croyez ?

— Mais oui !

— Un film est une œuvre en soi, Marie-Bal, un tout dont on ne peut pas dévoiler un simple extrait.

— Au contraire. Imaginez l'impatience de ceux auxquels vous aurez montré ces images. Ils n'en croiront ni leurs yeux, ni leurs oreilles. Ils n'auront plus qu'une hâte : connaître la suite !

— Oui mais le tournage de la suite, précisément, n'est pas commencé. Et Dieu sait...

— Qu'à cela ne tienne. Il faut titiller votre public, Karol, provoquer son désir !

Klaus s'était laissé convaincre. Marie-Bal prêchait

pour sa propre paroisse mais *Gioconda*, après tout, ne pouvait que bénéficier d'une pareille publicité. On projetterait un film provisoirement inachevé, la critique et les spectateurs crieraient au chef-d'œuvre en devenir, leur attente s'annoncerait d'autant plus passionnée que leur frustration serait grande. Les maintenir en haleine pendant une année entière, peut-être davantage ? Marie-Bal s'en chargerait.

— Mes succès à l'Opéra, mon cher Karol, ne feront qu'accroître leur intérêt pour notre œuvre commune.

Or donc, le montage de la première partie de *Gioconda* était achevé. Quelques semaines encore et le film fragmentaire serait projeté devant un parterre de journalistes, de producteurs et de mercenaires de la Culture, tous stupéfaits par tant d'invention unie à tant de grâce. Vingt minutes de pur génie et d'ineffable promesse.

Ce soir-là, le front dans les astres et la foi chevillée au corps, Marie-Bal Melbal se dirigeait vers les laboratoires Ciné-Malion où venait d'être développé le fulgurant fragment. Une seule copie en avait été tirée, dans l'hypothèse où des modifications de détail s'imposeraient plus tard dans le montage définitif. Cette ouverture de *Gioconda*, Karol Klaus avait promis de la lui révéler d'abord, à elle seule, dans la minuscule salle de projection des laboratoires. Que



refuser à une artiste en passe de connaître une gloire planétaire ?

### Chapitre 3 où l'on voit que le train est propice aux rencontres imprévues

LES TRAINS NE sont plus ce qu'ils étaient. Les coccinelles ont renoncé à s'évanouir à leur passage, les coquelicots à se pâmer. Ils ressemblent à des oiseaux sans ailes, à des lampyres célibataires. Que sont les wagons-restaurants devenus dont les fenêtres abolies par la vitesse n'étaient jadis que rideaux de percale, dont les tables s'enjolivaient de bouquets prêts à tomber au premier virage venu, à se redresser au suivant, dont les serveurs acrobates, moustaches luisantes et cheveux lustrés, répondaient par une tasse de moka au premier de vos bâillements ?

Ce soir-là, Jeanlin Jooris plaignait sa destinée. Il avait renoncé à espérer qu'une péripétie fasse dérailler son voyage sans histoire. En voilà un qui aimait le cinéma ! La vie était avare d'aventures, hélas, comment précipiter le destin ? Installé non loin du comptoir de

la voiture-bar du TPR (Train particulièrement rapide) numéro 3 333 en provenance de Paris et à destination de Lille, Jeanlin Jooris dégustait un café sans caféine dans un gobelet sans forme. Il dut produire un effort violent pour se figurer en Colombie, pays des trains vertigineux plus semblables à des mustélidés nerveux qu'à de sinueux lombrics.

Jeanlin s'amusa malgré lui à froisser l'objet qu'il tenait entre les doigts. Il le mit à la torture, le fit gémir dans une langue qui n'était ni celle de la tôle, ni celle de la porcelaine. Une langue inconnue, sans couleur ni relief. Jeanlin s'attristait au pays des objets en plastique et des annonces pasteurisées. Autour de lui, tout était gris terne et mauve pâle, les odeurs fades s'égarèrent dans la tiédeur des lumières : assurément, les décorateurs avaient subi une formation d'anesthésiste. Un orage menaçait au loin, oserait-il passer à l'acte ?

— *Mesdames et Messieurs, votre attention s'il vous plaît, venez découvrir à votre rencontre dans un bon moment l'opportunité de notre large gamme de magazines frais et chauds sans compter le séjour en fait ainsi que des boissons qui vous feront passer une agréable formule à la voiture-bar attention à l'intervalle entre les desserts à l'arrêt du marchepied en voiture kat', bla-bla-bla.*

Le bourdonnement des haut-parleurs déréglés cessa. Une musique amollissante envahit l'espace à la manière d'un nuage chlorotique. Jeanlin se désolait que son destin s'effilochât au hasard. Comment sauver les éclats de fantaisie qui vous restent, comment retenir les cheveux qui désertent votre crâne à vitesse toujours accélérée ? Il secoua la tête, se reprit à savourer l'amertume de son attente et celle de son café qui n'en était pas. Il se retrouvait seul avec le steward rondet. Allez, un dernier gobelet.

Tout à coup :

— Une carte téléphonique, monsieur, s'il vous plaît, la mienne est épuisée !

Sursaut du steward assoupi :

— Euh, je... désolé, madame, je... j'ai vendu il y a dix minutes la dernière qui me restait.

— Oh là là, comment vais-je faire ? Il faut que j'appelle d'urgence...

À l'époque lointaine où se déroule cette histoire, le téléphone mobile étant un objet encore peu répandu, les trains étaient munis de cabines fonctionnant à l'aide de cartes.

— Je dois à tout prix téléphoner, je vous assure !

Jeanlin Jooris venait de sentir passer le parfum de l'inespéré. Lui qui regardait avec ennui le paysage défiler derrière les hublots, il avait tendu l'oreille

aux premiers mots prononcés par la jeune femme. Elle était entrée par effraction dans sa rêverie. Il avait surpris son désarroi aussi soudainement que le steward l'avait vue apparaître devant le comptoir. Une libellule sur une paroi de verre trop poli.

Jeanlin se retourna.

— Si vous le permettez, je peux vous prêter la mienne.

— Vous pourriez...

— Je pourrais.

Il sortit un portefeuille de la poche intérieure de sa veste, saisit la carte promise, la tendit à la jeune femme éperdue de reconnaissance.

— Merci mille fois, monsieur.

Jeanlin s'inclina légèrement, souriant et fermant les yeux avec humilité.

— Ce ne sera pas long, dit la jeune femme.

— Prenez votre temps au contraire.

Déjà elle s'était enfuie à grands pas en direction de la cabine située à l'autre extrémité de la voiture. Le steward s'était rendormi. Jeanlin se résigna, l'œil pensif, à regarder de nouveau par la vitre. À la sortie de chaque ville, des panneaux publicitaires installés sur le ballast attendaient le pigeon. Des lotissements rosâtres succédaient à des tours sans créneaux ni échauguettes. Il y eut un éclair. On vit jaillir une

théorie d'usines effondrées dans le soir qui tombait avec lenteur. Jeanlin fut ébloui : les univers dévastés enflamment l'imagination une fois la nuit venue, peut-être la nuit même n'est-elle qu'un artifice, un feu différé. Il y eut une chute de la tension électrique. Un autre éclair. Des chimères, des hippocampes griffus grimaçant aux fenêtres. Des forêts incendiées, des fleuves démontés, des villes précipitées de leur promontoire. Le train continue sa course. Vers quel ravin ? Un court-circuit. Le train brise toutes ses chaînes. Train clandestin, train-éclipse, train en proie à toutes les fureurs fantômes. Jeanlin ne réagit pas. Son esprit est ailleurs. Mais où ? Dans le paysage fugueur ? Dans le regret de sa jeunesse passée, mais de si peu ? À quarante-sept ans, quelques formes très légèrement naissantes sous la chemise de coton et la calvitie à l'ouvrage, Jeanlin Jooris songeait à ses amis perdus, à ses amours en fuite, à sa déroute ordinaire, lui qui avait si patiemment attendu de la vie qu'elle lui offre toutes ses beautés. Un trou noir. Le temps qu'il fait se télescope avec le temps qui passe. La porte de la cabine s'ouvre sans qu'il s'en aperçoive. La voyageuse revient vers le comptoir. Malgré les jeux sauvages de l'électricité, elle n'est ni échevelée ni palpitante.

Un éclair, encore. Jeanlin revient à lui.

— Vous me paraissez soulagée...

— Je me suis effrayée pour rien. Dire que ce coup de téléphone me paraissait plus important que tout au monde ! Puis-je vous offrir un café pour vous remercier ?

— C'est-à-dire...

— J'insiste.

— Eh bien, volontiers.

Elle réveille le steward dans sa guérite et commande deux cafés à voix basse.

Ils s'installent chacun sur un haut tabouret qui permet de poser la pointe des pieds sur le plancher.

— Je m'appelle Roselyne Griffon.

Léger mouvement des paupières et des lèvres de Jeanlin.

— Enchanté. Jeanlin Jooris.

Même jeu de Roselyne.

— Très honorée.

Le train au galop ressemblait à un ruban de lumières dans les orages désirés. Ils rirent de la solennité fugitive de l'instant.

— Une autre convention, enchaîna Jeanlin, consiste à décliner nos états respectifs.

— Allons-y. Que faites-vous dans la vie, monsieur Jeanlin Jooris ?

— Je travaille dans la restauration.

— Faites comme si j'étais comédienne.

Un rêve lointain s'esquissa dans les yeux de Roselyne. Jeanlin put observer son profil dans un autre éclair, son nez droit, les boucles de ses cheveux zébrés de reflets. Elle secoua la tête avec une douceur sauvage, fit danser les anneaux d'or qui pendaient à ses oreilles. Jeanlin admirait les chaussures de la jeune femme : cuir vieilli, lacets pistache, œillets vert-de-gris.

— Des bottines de patinage que chaussait jadis une comtesse bulgare, expliqua-t-elle. Il y a encore l'empreinte de la lame sur la semelle.

Elle se leva de son siège, s'appuya sur le comptoir et d'une gracieuse torsion de la jambe décolla du plancher une de ses bottines.

— Vous voyez ?

En levant le pied, elle avait plié le genou. Sa longue jupe fendue glissa le long de sa jambe, découvrant son bas jusqu'à la hauteur de sa cuisse, là où, sur une bande de soie plus épaisse et plus ornée, de fins crochets retiennent les jarretelles.

— Oh, excusez-moi ! dit-elle.

— Je vous en prie, ce n'est rien.

En fallait-il davantage pour le troubler ? En se rappelant son goût enfantin pour le déguisement, Jooris se sentit gagné par une émotion dont bien sûr il ne laissa rien paraître. Qu'eût pensé Roselyne ? Et le steward ? Et si d'autres voyageurs survenus

tels des justiciers jaloux, le sourcil vengeur, l'index accusateur... Le caméléon blotti dans les herbes sournoises en fut pour ses frais. Roselyne remit pied à terre puis se rassit sur le tabouret. Dehors, les saules sanglotaient au bord des mares acides qui se ridaient au passage du train.

Jeanlin avait recouvré ses esprits. L'air faussement dégagé, il imagina quel détour anodin lui permettrait de reprendre le fil de la conversation.

Roselyne lui porta secours :

— J'arrête mon voyage à Lille. Vous aussi ?

— Oui. Combien de temps comptez-vous y rester ?

— Pas plus d'une soirée. Et il est déjà bien tard ! Dès demain, je dois être de retour à Paris.

— Moi aussi. J'aurais pourtant aimé passer plusieurs jours...

Roselyne se prit la tête entre les mains.

— Oh, mon Dieu !

— Vous êtes souffrante ?

— Non, je pense à la tonne de bagages que je vais devoir rapporter demain avec moi...

— Une tonne ?

— J'exagère à peine. Des manuscrits, des dialogues... Rien n'est plus lourd que le papier.

— Je peux vous proposer de faire le voyage de Paris avec moi. Il faut que je prenne moi aussi un certain



nombre d'objets passablement encombrants. J'ai prévu de louer une camionnette. Ne riez pas ! Il y aura toujours suffisamment de place pour y loger vos cahiers.

— Si je ne suis pas de trop...

— Nous pourrions nous raconter nos vies. Vos histoires commencent à m'intriguer.

— Mes histoires ?

— Oui, vos manuscrits... Des pièces, des scénarios ?

— Un peu de tout. Moi, c'est de l'angoisse qu'ils m'inspirent, si vous souhaitez tout savoir.

Le train réduisait son allure, la campagne s'animait de maisons aux briques noircies. On entendit la voix de l'*agent commercial* improvisant une syntaxe burlesque.

— *Mesdames, Messieurs, nous arrivons bientôt en gare de Lille-Flandres, son terminus.*

— Retrouvons-nous demain devant la cathédrale de la Treille, dit Jeanlin. Vous connaissez ?

— Oui.

— Je serai sur le parvis.

— Très bien.

— Si je vous dis midi, le temps que je termine mon chargement...

— C'est parfait. J'y serai.

Roselyne tendit à Jeanlin une main aux doigts

furtifs. Son annulaire était cerclé d'une bague en argent ornée de trois pierres du même bleu cobalt que ses yeux.

Elle disparut.

#### Chapitre 4 où le mot *concert* provoque un malentendu

LE CIMETIÈRE DE L'Est, à Lille, avec ses escarpements, ses ombrages, ses allées, ses perspectives, ses bosquets, ses charmilles, ses folies, sa tombe d'Alexandre Desrousseaux, père du *P'tit Quinquin*, est propice à la méditation tel un parc ouvert à tous les vents. Cet endroit charmant est le complice de tous les rêves ; il somnole le jour et se réveille quelquefois en sursaut dès le crépuscule. La mort n'est-elle pas un riant jardin ?

Captivé par les romans noirs du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on appelle communément *gothic novels*, Kozaï n'imaginait pas que pût exister une musique dite gothique. Aux abords du cimetière de l'Est qu'il fréquentait assidûment, où il aimait à se retirer pour lire les récits